

— Sans doute, et cela suffira. Allez, Raymond, et à demain. Fromental quitta la préfecture et regagna son logement de la rue Saint-Louis-en-l'Île.

Il était brisé de fatigue et le besoin du sommeil s'imposait à lui.

Cependant, avant de se coucher, il entra dans la chambre de son fils.

Paul dormait d'un calme sommeil.

Ses lèvres étaient souriantes.

Raymond éprouva une sensation de soulagement infini, et à son tour il alla dormir.

Pascal Saunier, nous le savons, avait remis au lendemain son départ pour Joigny.

L'express qui devait le conduire dans le département de l'Yonne partait à dix heures vingt.

À dix heures précises Pascal arrivait à la gare, emportant la reconnaissance du mont-de-piété derrière laquelle il avait imité la signature de Marthe de manière à tromper même des experts en écritures, et après avoir recommandé à Jacques Lagarde de se préoccuper de son prisonnier du *Petit-Castel*.

Il quittait le train à deux heures seize minutes et s'engageait dans la grande avenue bordée de tilleuls qui conduit à la ville, avenue qu'on nomme le *Faubourg du Pont* et dans laquelle se trouvait l'hôtellerie du *Martin-Pêcheur* avec laquelle nous avons fait connaissance dans la première partie de notre récit.

Pascal franchit le seuil de l'auberge.

Le patron se trouvait dans la salle du café.

En voyant entrer le jeune homme il le reconnut du premier coup d'œil, et s'écria, en allant à sa rencontre, les deux mains tendues :

— Eh ! mais, c'est vous, monsieur Rambert !... Soyez le très bien venu !... Quel bon vent vous amène à Joigny ?...

— Ce n'est pas un bon vent, cher monsieur, c'est un simple hasard, je viens dans votre ville pour affaire imprévue...

— Quant au docteur Thompson, je ne vous demande pas de ses nouvelles !... Grâce à Dieu, je sais qu'il va le mieux du monde, ce cher docteur !

— Avez-vous donc entendu parler de lui ?...

— Nous croyez-vous donc si loin de Paris que le bruit de ses succès n'arrive pas jusqu'à nous ? Nous recevons les feuilles publiques, monsieur Rambert, nous les lisons, et quand j'y vois chaque jour le nom du docteur Thompson, le grand spécialiste, accompagné des éloges les plus pompeux et les plus mérités, je suis fier d'avoir logé dans ma maison un pareil homme, et surtout d'avoir eu l'honneur de lui serrer la main !...

— En effet, le docteur a fait sensation... Son grand mérite est universellement reconnu, même par ses rivaux... Il a la vogue...

— La vogue ça rapporte !... Le docteur doit gagner de l'argent gros comme lui ?...

— Il gagne tout ce qu'il veut, mais son désintéressement est extrême...

— Je sais ça... Il nous l'a bien prouvé ici même... C'est un homme comme on n'en voit guère !... Et mademoiselle Marthe Grandchamp, la pauvre chère demoiselle, comment va-t-elle ?

— Elle va bien...

— Toujours aussi belle ?

— Plus encore peut-être...

— Et, toujours triste, sans doute ?

— Un peu, oui... malgré les soins et l'affection dont on l'entoure...

— Ah ! oui, on doit l'entourer de soins et d'affection... il est si bon, le docteur !... Mais je bavarde, je bavarde comme une vieille pie, et je ne vous demande seulement pas si vous avez besoin de quelque chose... D'abord, avez-vous déjeuné ?

— Je n'ai pris qu'une tasse de chocolat avant de partir, et je meurs littéralement de faim...

— Que faut-il vous servir !...

— Ce que vous aurez de tout prêt...

— Un morceau de viande froide, alors, et une omelette ?

— Ce sera parfait ! Nous causerons ensuite...

Cinq minutes après, Pascal s'asseyait devant une table servie et mangeait de grand appétit.

Tout en le regardant fonctionner, l'aubergiste multipliait les questions au sujet du docteur Thompson et de Marthe Grandchamp :

Pascal répondait avec une complaisance inépuisable, puis, tout à coup et sans transition, il dit :

— Un renseignement, je vous prie...

— Qu'est-ce que vous voulez savoir ?

— Vous avez ici un mont-de-piété...

— Bien entendu... fit l'aubergiste un peu surpris de la question. Est-ce que vous avez affaire au mont-de-piété ?

— Oui.

— Ce n'est pas au moins parce que vous avez oublié de prendre assez d'argent en partant de Paris ? Un oubli, n'est-ce pas, c'est facile à comprendre quand on a des préoccupations dans la tête ? Ma bourse n'est pas bien grosse, mais, telle quelle, je la mets à votre entière disposition...

— Merci mille fois de votre offre obligeante dont je suis touché, mon cher hôte, mais je n'en profiterai point... C'est, non pour moi que je veux aller au mont-de-piété, mais pour un de mes amis qui, de passage dans votre ville et se trouvant gêné, a emprunté quelque argent sur un objet auquel il tient beaucoup... Sachant que je venais à Joigny, il m'a prié de dégager cet objet...

— Très bien ! très bien ! mais je regrette de n'avoir pas cette occasion de vous obliger...

— Je vous en sais tout autant de gré que si j'acceptais vos services... Dites-moi donc où se trouve le mont-de-piété... Voilà ce que je voulais savoir...

— Dans la haute ville... place du Marché.

— Grand merci.

Pascal ayant terminé son déjeuner et pris son café, se leva.

— Pusserez-vous la nuit ici ? lui demanda l'aubergiste.

— Il faudrait pour cela que je n'aie pas terminé mes affaires, ce qui me paraît improbable. Je vous le dirai d'ailleurs en revenant.

Et l'ex-secrétaire du comte de Thonnerieux prit le chemin de la haute ville.

En moins de vingt minutes il eut franchi la distance qui le séparait des bureaux du mont-de-piété.

Là il présenta la reconnaissance à l'employé chargé du service des dégagements.

Cet employé établit le compte des frais et des intérêts et indiqua la somme à payer.

Pascal versa cette somme.

L'employé lui remit un bulletin contenant reçu, et lui dit :

— Demain, à partir de neuf heures du matin, le gage sera à votre disposition...

— Quoi ! s'écria Pascal surpris et ennuyé vous ne me le donnez pas tout de suite ?

— Non, monsieur...

— Pourquoi ?...

— L'heure réglementaire de la fermeture est passée, et M. le directeur vient de partir. Or, lui seul a qualité pour vous remettre votre nantissement...

— Mais à Paris...

— Nous ne sommes point à Paris, monsieur, nous sommes à Joigny...

Insister eût été absurde autant qu'inutile.

Pascal se garda bien de le faire et très désappointé retourna à l'hôtellerie du *Martin-Pêcheur*, où il prévint qu'il coucherait et qu'il fallait par conséquent lui préparer une chambre.

Ceci causa la joie la plus vive à l'aubergiste.

— Nous souperons ensemble ce soir, monsieur Rambert ! fit-il en se frottant les mains, et nous sécherons deux ou trois vieilles fioles du vin de la côte Saint-Jacques que vous avez trouvé si bon lors de votre séjour ici, il y a trois mois !

— Entendu ! répondit Pascal.

FIN DE LA DIXIÈME PARTIE.

La onzième et dernière partie a pour titre : LE CHATIMENT